

# Adaptation et contre-adaptation au défi du caractère évolutif de la guerre. Un aperçu des débats français.

Par Joseph HENROTIN

Chercheur au Centre d'Analyse et de Prévision des Risques Internationaux (CAPRI), rédacteur en chef de Technologie & Armement et rédacteur en chef adjoint de Défense & Sécurité Internationale

Si la France avait été relativement réticente à voir se mener, au milieu des années 1990, un débat sur la Révolution dans les Affaires Militaire (RMA – *Revolution in Military Affairs*) comparable à celui qui a agité les États-Unis dès 1992-1993, son adhésion au concept de *Transformation* a été source de nombreux débats<sup>1</sup>. Ces débats ont pris, à partir de septembre 2006, dans la foulée des opérations israéliennes au Liban de juillet-août de la même année, une ampleur assez inédite, voyant la parution de plusieurs articles et ouvrages ayant tous en commun. Fait remarquable, ces parutions étaient le fait de chercheurs ou d'officiers travaillant directement sur des questions doctrinales, essentiellement au sein de l'armée de Terre française. Au-delà de ce débat aux tonalités académiques, la conjonction de phénomènes spécifiques – les travaux portant sur le *Livre Blanc sur la Défense et la Sécurité Nationale* (LBDSN) mais aussi l'émergence de blogs de défense où s'expriment de nombreux

---

<sup>1</sup> HENROTIN, Joseph, «Vers un rapprochement doctrinal?» in DUMOULIN, André, *France-OTAN : vers un rapprochement doctrinal ? Au-delà du 40ème anniversaire de la crise franco-atlantique*, Coll. «RMES», Bruylant, Bruxelles, 2006.

militaires – a montré une activité réflexive importante, accompagnée de positionnements souvent militants.

*A priori*, ce débat semble pouvoir être interprété comme une nouvelle itération de l'opposition existant entre les écoles historiques et matérielles de la stratégie, chacune cherchant à prendre l'ascendant sur l'autre dans la détermination des causes du succès stratégique. En réalité cependant, le débat apparaît comme bien plus complexe. Se dévoile alors, au fil des publications, une véritable remise en question du mode de guerre occidental mais aussi de l'application de la force dans les conflits contemporains. L'opposition à une vision de l'art de la guerre où dominerait la technique n'apparaît alors que comme conséquence logique des remises en questions précédentes. Dans ce cadre, nous entendons, au travers de cet article, montrer les évolutions et les fondements de ce débat. Pour ce faire, nous rappellerons d'abord les bases des débats américains, en ce compris l'opposition suscitée par la RMA dans la littérature, avant d'examiner plus avant les débats français, essentiellement sous l'angle de leurs argumentaires stratégiques.

### **La RMA comme validation politique d'une stratégie technologique culturellement ancrée**

Descendance politique du concept de RMA, proposée et appuyée par un Donald Rumsfeld particulièrement techniciste, la *Transformation* devait permettre de mettre en œuvre les premiers résultats de la RMA aux États-Unis<sup>1</sup>. Après le sommet de Prague, en 2002, il sera également question de les transposer aux membres européens de l'OTAN, par le biais de la création d'un *Allied Command Transformation* (ACT). Il sera situé à proximité non

---

<sup>1</sup> HENROTTIN, Joseph, *La technologie militaire en question. Le cas américain*, Coll. « Stratégies et doctrines », Economica, Paris, 2008.

seulement du *JointForcesCommand* (chargé de la mise en œuvre de la *Transformation* dans les forces US) mais aussi de l'*Office for Force Transformation*, *think-tank* du Pentagone dirigé par l'amiral Cebrowski, «père» du concept de guerre réseaucentrée et devant penser le futur de la *Transformation*. Les grandes lignes de cette dernière répondent, *grosso modo*, à celles de la culture technologique américaine: importance accordée à la stratégie des moyens; mise en évidence des hautes technologies, lesquelles sont développées via un dispositif de R&D puissant; tension vers l'automatisation des matériels; réduction du nombre de combattants en temps de paix; appui général de l'ensemble de la stratégie sur un complexe industriel étoffé et puissant; préférence pour de gros volumes de puissance de feu<sup>1</sup>.

En l'occurrence, le projet porté par la «révolution» est d'utiliser les hautes technologies pour tenter de «percer le brouillard de la guerre» et d'obtenir une «conscience situationnelle» doublée d'une «vision opérationnelle commune» et permettant de traiter rapidement tout adversaire avec la plus grande précision. Cet ensemble doit être projeté à travers tout le spectre des conflits – depuis les opérations conventionnelle de haute intensité jusqu'aux opérations de contre-insurrection – et doit produire ses effets sur des laps de temps très courts. De ce point de vue, la «révolution» doit permettre de s'engager dans une véritable chronostratégie où l'adversaire sera systématiquement pris de court. L'ensemble doit se produire dans un cadre où la sécurité des forces américaine doit être maximisée, d'où l'attention portée aux technologies inhérentes à la furtivité. Comme l'on s'en doutera, cette vision est technologiquement très intensive et rallie rapidement et massivement l'industrie de défense à un projet stratégique où ses capacités de recherche et développement seront rapidement perçues

---

<sup>1</sup> HENROTIN, Joseph, «De quelques fondements de la culture technologique américaine», *Les Cahiers du RMES*, Vol. 2, n°2, hiver 2005.

comme cruciales. Mais, en réalité, cette vision «enchanteresse» d'une technologie omnipotente est rapidement considérée comme très restrictive par plusieurs auteurs.

Dès la fin des années 1990, certains estiment que les débats sur la RMA comportent plus de contributions la critiquant que ne la fondant concrètement. Ainsi, le débat sur la validité de la notion de «révolution militaire» par des historiens militaires ne rejoint pas le débat à la portée plus opérationnelle et foncièrement pragmatique mené au Pentagone mais aussi au sein d'institutions qui en sont proche<sup>1</sup>. Au demeurant, très rapidement, plusieurs auteurs se sont déjà distingués par leur scepticisme à l'égard d'un modèle qu'ils considèrent comme trop axé sur les moyens et insuffisamment sur les fins. Pour Martin Van Creveld, dès 1989, la déliquescence de l'État en tant qu'acteur stratégique signifie la fin du modèle de haute technologie<sup>2</sup>. La guerre du Golfe (1991) semble, dans un premier temps, lui donner tort. Cependant, elle est aussi construite comme un succès technologique – malgré des études qui remettent très largement en question cette construction. Quasi-mythique, tant elle sera considérée comme l'expression la plus aboutie de l'art de la guerre dans les débats américains de l'époque, la guerre du Golfe apparaît cependant comme une anomalie stratégique. En effet, les forces alliées ont eu 6 mois pour se déployer et s'exercer; l'adversaire était, à quelques exceptions notables près, incapable de combattre; et Saddam Hussein a commis des erreurs tactiques et stratégiques qui ne lui ont pas été pardonnées.

---

<sup>1</sup> HENNINGER, Laurent, «Approcher les révolutions militaires», *Défense & Sécurité Internationale*, n°38, juin 2008.

<sup>2</sup> VAN CREVELD, Martin, *Les transformations de la guerre*, Coll. «L'art de la guerre», Editions du Rocher, Paris, 1998 (1<sup>ère</sup> édition, 1989).

Plus qu'un autre, l'épisode somalien(1992-1993) montre que les hautes technologies ne pallient pas le manque d'objectifs clairs ou un soutien national qui s'effriterait trop rapidement. Et si les contributions fleurissent à ce moment-là sur la RMA, c'est parce que nombre d'auteurs estiment que ses applications pourraient avoir une utilité dans des opérations qualifiées de basse intensité. Pour autant, l'*US Army*, la *Navy* et l'*Air Force* manquent d'apprécier ce qui apparaît rétrospectivement comme le prolégomène des opérations plus complexes qui seront rencontrées dix ans plus tard. La culture des armes et des services américains les empêche, dans une large mesure, de prendre en compte ces conflits. L'enseignement des jeunes officiers restant marqué, par exemple, sur les notions propres aux conflits conventionnels de haute intensité, perçus comme plus valorisant et répondant mieux aux normes culturelles de l'institution. *De facto*, les années 1993-2001 sont marquées par de très nombreuses considérations sur les avantages apportés par les nouvelles technologies et une série de documents officiels montrent la pénétration de ces considérations dans les institutions<sup>1</sup>.

Ce sont des *Marines* – plus naturellement habitués aux « petites guerres » et autres conflits de basse intensité – qui remettent leur concept de « guerre de 4<sup>e</sup> génération », initialement présenté en 1989, au goût du jour<sup>2</sup>. Selon Lindt, les tactiques linéaires de l'après-1648 (1<sup>e</sup> génération); celles du feu et du mouvement de la 1<sup>e</sup> Guerre mondiale (2<sup>e</sup> génération) et celles de la 3<sup>e</sup> génération (Seconde Guerre mondiale) ont été dépassées. La 4<sup>e</sup> génération de guerre voit le délitement de l'État et l'émergence de guérillas cherchant

---

<sup>1</sup> HENROTIN, Joseph, *La technologie militaire en question. Le cas américain*, *op cit.*

<sup>2</sup> LIND, William S., SCHMITT, John F. and WILSON, Gary I., « Faces of War into the Fourth Generation », *Military Review*, Vol. LXIX, n°10, October 1989.

d'abord à survivre à des forces plus puissantes qu'elles-mêmes<sup>1</sup>. Par le biais d'attaques irrégulières, ces forces doivent être capables d'infliger des défaites à un adversaire qualitativement, voire quantitativement, supérieur. La résurgence, dans les années 1990 puis 2000 – après les attentats du 11 septembre<sup>2</sup> – de ce concept se mêle alors à la vague des contributions portant sur la notion d'asymétrie ou, encore, sur un combat urbain qui favorise naturellement la première, en fonction de ses caractéristiques propres<sup>3</sup>. Mais cette dernière apparaît également comme déterminée par des facteurs d'ordre technologiques.

Imprécise, elle tend également à dévaloriser l'utilisateur de telles conceptions et évince l'hypothèse d'un éventuel « tricheur » qui utiliserait ses moyens conventionnels mieux que les Etats-Unis. En réalité, le concept même d'asymétrie tendait à refléter le tropisme technocentré de la RMA, minorant le fait qu'elle a été historiquement récurrente et qu'elle pourrait bien être l'application correcte de la stratégie et non un genre mineur<sup>4</sup>. Cependant, ce débat agrège aussi des critiques aux tonalités plus stratégiques. Les auteurs mettent ainsi en évidence le fait que la RMA comme la *Transformation* sont ethnocentriques, répondant à des attentes propres aux forces occidentales. Ils indiquent aussi que *La guerre technologique* – titre d'un ouvrage fort influent sur la formation des officiers US occupant

---

<sup>1</sup> HAMMES, Thomas X., « Insurgency: Modern Warfare Evolves into Fourth Generation », *Strategic Forum*, n°214, January 2005.

<sup>2</sup> Un concept de « guerre de cinquième génération » apparaîtra alors, voyant l'utilisation d'armes nucléaires, biologiques, chimiques ou radiologiques par des groupes terroristes.

<sup>3</sup> STRUYE DE SWIELANDE, Tanguy (Dir.), *La guerre et la ville*, Coll. « Réseau Multidisciplinaire d'Études Stratégiques », Bruylant, Bruxelles, 2008.

<sup>4</sup> HENROTIN, Joseph, « Mars et Vulcain. Représentations de la technologie et conceptions stratégiques biaisées. Les cas de l'émergence du concept d'asymétrie et du débat entourant le Stryker », *Les Cahiers du RMES*, Vol. IV, n°1, été 2007.

actuellement les plus hautes responsabilités<sup>1</sup> – dont la RMA est la descendance conceptuelle, constitue plus une reproduction du style de guerre américain qu'une véritable rupture. Ils montrent également comment la focalisation sur la technologie provoque une dévalorisation de facteurs tels que le moral, la tactique, la stratégie, la doctrine voire l'entraînement. Des concepts comme les *Effects-Based Operations*, *Shock and Awe* ou encore les *Rapid Decisive Operations* sont alors critiqués pour leur vacuité conceptuelle, leur présupposés inexacts ou encore un trop fort appui sur la puissance de feu, au détriment d'une vision spectrale de la guerre prenant en compte, par exemple, la nécessité de «rétablir» un pays après y avoir mené des opérations ou encore la réaction d'un adversaire, presque systématiquement vu comme amorphe et non-réactif<sup>2</sup>.

### Le retour aux réalités

Ce débat sur l'asymétrie restera intense aux États-Unis, jusque dans les années 2004-2005, où il tendra à l'emporter. Ainsi, avec la démission de D. Rumsfeld, le vocable même de «*Transformation*» tendra à disparaître tandis que l'*Office for Force Transformation* sera dissous après la mort de l'amiral Cebrowski, sa mission considérée comme accomplie. Les États-Unis, surtout, se sont trouvés engagés dans une «guerre contre le terrorisme» qui ne ressemble pas aux scénarios définis ni par la RMA ni par la *Transformation*. Le 11 septembre, de ce point de vue, signe la fin de ce que nous pourrions qualifier d'âge d'or de la RMA, montrant qu'un certain nombre d'estimations se sont révélées fausses. Mettant l'accent sur la

---

<sup>1</sup> POSSONY, Stephen T.; POURNELLE, Jerry E. ; KANE, Francis X., *The Strategy of Technology*, Electronic Edition, 1997, <http://www.webwrights.com>.

<sup>2</sup> Sur ces critiques, voir notamment: HENROTIN, Joseph, *L'Airpower au 21<sup>ème</sup> siècle. Enjeux et perspectives de la stratégie aérienne*, Coll. «Réseau Multidisciplinaire d'Etudes Stratégiques», Bruylant, Bruxelles, 2005;

capacité des forces à être projetées – une priorité pour l'Army qui craignait, en 1996, d'être dissoute si elle n'y parvenait pas – les forces se sont allégées au-delà du raisonnable. Dans le même temps, les forces se sont engagées dans des programmes effroyablement coûteux dont nombre de résultats sont encore incertains. Mais, au-delà de ces critiques fondées sur des questions matérielles, émergent également d'autres conceptions. En particulier, des interrogations se font jour sur la capacité de la *Transformation* à effectivement prendre en charge des conflits dans lesquels le facteur humain est plus important que le facteur technologique.

Dans le monde francophone, des ouvrages sur l'asymétrie sont ainsi publiés par J. Baud<sup>1</sup> puis B. Courmont et D. Ribnikar<sup>2</sup>. Peu avant, deux colonels chinois avaient isolé les faiblesses des constructions stratégiques occidentales, promettant l'émergence d'une *Guerre hors limite* où terrorisme, guérilla et négation de l'éthique occidentale s'entremêlent. Dans l'optique de leurs auteurs, la focalisation occidentale sur l'équipement encourage à déconsidérer les fondements de la guerre, en particulier dans sa relation au courage, à la stratégie, à la volonté ou encore à la gestion du temps, essentielle dans l'art stratégique indirect. Pire, «les Américains privilégient toujours les armes. Ils préfèrent considérer la guerre comme un marathon où leur concurrent serait la technique militaire, plutôt que de l'envisager comme une épreuve d'esprit, de courage, de sagesse, de stratégie»<sup>3</sup>. De facto, l'évolution des conflits en Irak ou en Afghanistan montre que les guerres irrégulières, les insurrections et le terrorisme est loin de pouvoir être combattu uniquement par des

---

<sup>1</sup> BAUD, Jacques, *La guerre asymétrique ou la défaite du vainqueur*, Coll. «L'art de la guerre», Editions du Rocher, Paris, 2003.

<sup>2</sup> COURMONT, Barthélémy et RIBNIKAR, Darko, *Les guerres asymétriques*, Presses Universitaires de France, Paris, 2002.

<sup>3</sup> LIANG, Qiao et XIANGSUI, Wang, *La guerre hors-limite*, Bibliothèque Rivages/Payot, Paris, 2003, p. 354

moyens technologiques: si la technologie y est évidemment utile, elle n'est qu'une composante supplétive de l'action et n'est pas, en soi, ni la stratégie, ni l'action.

Naturellement distribuées, les opérations irrégulières balancent entre ses pôles extrêmes que sont le terrorisme et la guérilla, encore que cette dernière puisse recouvrir des réalités très différentes et à chaque fois particulières<sup>1</sup>. Les terrains humains et idéologiques y sont plus importants que toute autre considération. De ce point de vue, terrorismes, insurrections et guérillas renvoient d'abord aux élémentaires de la stratégie, depuis les lois d'action réciproques ou de la trinité clausewitzienne jusqu'aux principes de la guerres, aux facteurs moraux et, ultimement, à une bataille de la légitimité reflétant elle-même le centrage politique des conflits contemporains – et ce, même si l'Etat n'est plus nécessairement l'espace de référence de la politique<sup>2</sup>. Or, bien souvent, les technologies de la *Transformation* sont conçues et utilisées dans une approche où l'adversaire dépend d'une hiérarchie et où il est, en quelque sorte, « matérialisé » par des matériels susceptibles d'être détruits. Elle tend à s'incarner dans une logique de « détection-frappe » où est privilégié le modèle *hunter-killer*. La logique profonde de la RMA comme de la *Transformation*, de ce point de vue, est celle d'une guerre industrielle où la détection est le préalable à la destruction, laquelle est annonciatrice d'une victoire tactique dont le cumul

---

<sup>1</sup> TAILLAT, Stéphane et RENARD, Thomas, « Entre Clausewitz et Mao: évolution dynamique de l'insurrection et de la contre-insurrection en Irak (2003-2008) », *Défense & Sécurité Internationale*, n°39, juillet-août 2008.

<sup>2</sup> Des auteurs comme Martin VAN CREVELD ou John KEEGAN, de ce point de vue, ont sans doute eu tort de considérer que les nouvelles formes de conflits évacuaient Clausewitz car les opérations ne seraient plus caractérisés par des oppositions inter-étatiques mais bien infra-étatiques. C'était oublier que l'Etat n'est qu'une forme parmi d'autre d'organisation politique mais aussi que Clausewitz, dans sa fameuse « formule » selon laquelle la guerre est la continuation de la *politique* par d'autres moyens, ne considère pas l'Etat comme un absolu.

dans le temps provoque une attrition de l'adversaire et doit déboucher sur la victoire politico-stratégique.

Il ne pouvait résulter de cet enchaînement simpliste et linéaire – en ce qu'elle tend à ne pas tenir compte ni des réactions adverses ni de la charge politique propre à tout conflit en s'en tenant à sa charge technique – qu'une désillusion. Dans les débats américains, elle prendra fréquemment la forme d'une opposition entre «la technique» et «les facteurs humains», en oubliant sans doute trop vite que la technique est d'abord et surtout le produit de facteurs humains<sup>1</sup>. Aussi, les analystes seront à nouveau bousculés lorsqu'en juillet 2006, Tsahal engage des opérations contre un Hezbollah qui s'est forgé ses propres conceptions de la technique dans la guerre. Agissant comme une techno-guérilla (au sens entendu dans les débats des années 1980), la milice exploite tout le spectre des vulnérabilités israéliennes. Capable d'écouter les communications de Tsahal, elle se prémunit de toute écoute en utilisant de rustiques câbles téléphoniques en cuivre ou des estafettes. Dressant des barrages antichars et pouvant en lancer jusqu'à 8 sur un blindé israélien, elle récupère de vieux engins pour les lancer sur les cantonnements israéliens. Luxe inouï, le Hezbollah lance un missile antinavire sur une corvette furtive israélienne et fait mouche. Dans le même temps, il initie une série de manœuvres psychologiques impliquant télévisions et radios, tant et si bien qu'il réussit à se faire qualifier de «résistance».

Le choc induit dans la communauté des stratégestes sera bien réel: l'adversaire n'est plus un «va-nu-pieds» - ce que laissait parfois sous-entendre le débat américain sur l'asymétrie, alors vue comme une stratégie de compensation à la force des armées occidentales – mais est apparu comme intelligent, s'adaptant constamment, employant à un juste niveau

---

<sup>1</sup> HENROTIN, Joseph, *Stratégie génétique et stratégie des moyens*, ISC, Paris, 2003.

les technologies disponible et encadrant ses populations. De ce point de vue, les opérations de juin-juillet 2006 augurent de remises en questions douloureuses :

- L'asymétrie n'est plus nécessairement un choix stratégique « par défaut » face à la puissance technologiques. Elle peut aussi être le choix d'un adversaire puissant dans sa propre zone d'influence ;
- L'asymétrie n'est pas nécessairement fondée sur des moyens a-technologiques. On rejoint alors la thématique des *sidewise technologies*. Selon Paul Bracken, de nombreuses technologies, considérées comme dépassées aux États-Unis ou en Europe, pouvaient encore être utiles, voire adoptées comme solutions à des problématiques auxquelles elles n'avaient jamais été confrontées<sup>1</sup> ;
- Enfin, les débats américains sur l'asymétrie n'ont finalement qu'assez peu pris en compte la dimension humaine des opérations, négligeant de prendre en compte une littérature sur les insurrections et la contre-insurrection, au moins jusqu'à la guerre d'Irak.

De ce dernier point de vue, plusieurs ouvrages, qui seront ensuite traduits en français, auront un certain impact. Le premier est celui de Colin S. Gray, *Another Bloody Century*<sup>2</sup>. Fidèle à ses derniers travaux, l'auteur met en évidence le rôle opéré par la technologie dans le changement de caractère de la guerre mais refuse le postulat des auteurs « RMAistes » selon lequel l'occurrence de la « révolution » aurait changé la nature même de la guerre. Il s'ensuit, pour Gray, que les changements technologiques observés n'invalident aucunement les leçons découlant des études stratégiques. Les puissances navale, spatiale et aérienne ont beau muter sous l'effet de nouveaux systèmes d'armes, il n'en demeure pas moins que leurs

---

<sup>1</sup> BRACKEN, Paul, « Sidewise Technologies: National Security and Global Power Implications », *Military Review*, September-October 2005.

<sup>2</sup> GRAY, Colin S., *Another Bloody Century. Future Warfare*, Phoenix Press, New York, 2007.

fondements n'en sont pas altérés. Dans le même temps, l'auteur met également en évidence l'éloignement du caractère des conflits contemporains des logiques fondées sur des schémas matériels et fondés sur la supériorité technologique promue par les tenants de la RMA. Le deuxième ouvrage sera *The Utility of Force* de Rupert Smith<sup>1</sup>. L'auteur y montre l'émergence d'une « guerre industrielle » avant de montrer sa confrontation à celle des guérillas, à l'avantage de ces dernières. Dans ces conditions, c'est la question – pour le moins dérangeante – de l'utilité de l'engagement militaire et de l'emploi de la force qui est posée.

### Le débat français

Les considérations développées par les auteurs trouveront un écho certain en France, où l'expérience israélienne contre le Hezbollah sera à la source d'un article où Michel Goya, en indiquera que la mort de chaque milicien du Hezbollah avait coûté 10 millions de dollars à Israël<sup>2</sup>. Au-delà, il montre, en creux, l'inadaptation et l'incapacité des forces occidentales à faire face aux défis face auxquels elles doivent apporter au politique une liberté de manœuvre. Le mois suivant, Vincent Desportes, s'exprimant dans *Défense et Sécurité Internationale*, indique que « la Transformation est morte maintenant »<sup>3</sup>. Comme Goya, il met alors en évidence la difficulté des forces armées occidentales à produire des effets politiques. La focalisation sur le combat

---

<sup>1</sup> SMITH, Rupert, *The Utility of Force. The Art of War in the Modern World*, Allen Lane, London 2005. L'ouvrage sera réédité aux États-Unis en 2007. On notera que Smith a commandé durant Desert Storm et a ensuite été engagé en Bosnie, en Irlande du Nord et a terminé sa carrière en tant que D-SACEUR.

<sup>2</sup> GOYA, Michel, « Dix millions de dollars le milicien. La crise du modèle occidental de guerre limitée de haute technologie », *Politique Etrangère*, 2007/1.

<sup>3</sup> DESPORTES, Vincent, « La Transformation en difficulté. Vers l'adaptation, nouveau paradigme? », *Défense & Sécurité Internationale*, n°20, novembre 2006. L'auteur, alors général de brigade, commandait alors le Centre de Doctrine d'Emploi des Forces de l'armée

induite par la *Transformation* implique alors un risque de déconsidérer la *golden hour*, celle de la transition des phases «dures» aux phases de stabilisation et, *in fine*, de sortie de crise/normalisation. Au-delà, il met en évidence la nécessité, pour les forces occidentales de s'adapter aux conflits asymétriques en perdant un certain nombre de leurs caractéristiques, comme une focalisation excessive sur la technologie ou une recherche de résultats obtenus rapidement, alors que la population – le véritable enjeu des conflits contemporains – vit sur un autre rythme.

Poursuivant ses réflexions, il fera paraître *La guerre probable*, mettant en exergue un certain nombre de fautes stratégiques commises par des armées trop peu critiques à l'égard de la *Transformation*<sup>1</sup>. Sur-focalisant les forces sur des aspects tactiques – le domaine où la technologie apporte le plus – la *Transformation* dans son acception américaine les feraient s'éloigner des véritables questions, d'ordre politique (faut-il intervenir?), mais aussi stratégiques (comme intervenir?). Posant une série de constats pertinents sur les conditions actuelles des conflits, il met également en évidence la nécessité d'un engagement expéditionnaire. Il indiquera ainsi que «*face aux nouvelles menaces, plus diffuses et continues, la coordination des actions de sécurité et de défense est indispensable, mais elles ne doivent pas se mêler dans un ensemble indistinct contraire à une efficacité globale qui doit résulter de la convergence et non de la fusion. Se contenter d'une défense «à l'arrière» sur le seul territoire national, c'est accepter, d'entrée, la défaite à terme (...) La manœuvre de défense globale exige une profondeur stratégique qui suppose d'aller défendre «à l'avant». Au-delà de leur rôle dans la dissuasion et la prévention des crises, les armées doivent donc participer, à l'extérieur, à l'étouffement des sources de violence avant qu'elles ne nous atteignent. Cela implique – c'est la grande leçon des conflits actuels ou récents – des «volumes» importants que l'on ne peut sacrifier sur*

---

<sup>1</sup> DESPORTES, Vincent, *La guerre probable. Penser autrement*, Coll. «Stratégies et doctrines», Economica, Paris, 2007.

*l'autel de l'hyperspécialisation et de la haute technologie. Pour préserver au mieux l'ordre du monde, ce qui passe souvent par la stabilisation ou la restauration d'États en décomposition, il faut déployer des moyens conséquents, au contact, dans la durée».*

V. Desportes prolonge donc les réflexions de Rupert Smith, dont l'ouvrage avait, entre-temps, été traduit en français<sup>1</sup>. Pour autant, il intervient dans le contexte complexe du *Livre Blanc* français, alors que des conflits d'attribution des ressources entre les armées se dessinent. L'ouvrage, très commenté et bien accueilli par la critique, n'est pas pour autant excessivement militant. Il répond à une vraie crise de la *Transformation* à un moment où l'achat d'un certain nombre d'artefacts qui là reflètent doit se décider. Il montre également la permanence historique de deux lois :

- La première est que la guerre reste la continuation de la politique par d'autres moyens, tandis que les «lois d'action réciproques» clausewitziennes sont remises à l'honneur. Pour Clausewitz, en effet, la guerre induit une suite de schémas «action-réaction»: celui qui la mène n'est pas seul et imposer à l'adversaire la conduite qu'il devra tenir – une des espérances de la RMA – apparaît vite comme une hérésie à l'aune d'une analyse des conflits.
- Deuxièmement, l'adaptation des belligérants est une véritable loi dont l'un des arrêtés constitue le principe du contournement. Parce qu'il veut survivre pour atteindre ses objectifs – nécessairement politiques – un adversaire contournera la puissance que l'on cherche à lui opposer. Le contournement est alors tout autant tactique qu'anti-technologique. Connaissant les forces des forces occidentales, l'adversaire s'adapte naturellement en cherchant à les priver de cibles.

---

<sup>1</sup> SMITH, Rupert, *L'utilité de la force. L'art de la guerre aujourd'hui*, Coll. «Stratégies et doctrines», Economica, Paris, 2007.

Au demeurant, V. Desportes, qui commande le Centre de Doctrine d'Emploi des Forces (CDEF) de l'armée de Terre, a également participé à la rédaction de son nouveau manuel, le FT-01 *Gagner la bataille, conduire à la paix*<sup>1</sup>. Très équilibré, le document met en évidence la complexité de la relation entre phases de combats et phase de stabilisation. Il montre également un retour de l'expérience française en matière de contre-insurrection et de gestion des opérations « coloniales ». Lyautey, Gallieni, y sont cités, de même que Lawrence ou Clausewitz et la problématique du combat urbain y est évoquée à plusieurs reprises. Auparavant, il avait fait paraître un autre ouvrage, sous forme d'un dialogue avec Jean-François Phélizon, explorant des élémentaires de la stratégie, tels que le principe d'objectif ou encore de relativiser les différentiels de culture stratégique face à l'universalité des principes de la stratégie<sup>2</sup>. S'il apparaît comme moins prescriptif que les autres travaux, on ne peut néanmoins s'empêcher d'y voir un « rappel des élémentaires » préalable à des débats à la fois plus approfondis et plus militants. Au demeurant, ce positionnement entraîne peu d'opposition, sur le fond comme la forme. Le général Guy Hubin, auteur en 2002 d'un ouvrage sur les mutations de la tactique sous le coup des technologies<sup>3</sup>, mettra en garde contre une déconsidération excessive de la technologie, alors que symétrie et asymétrie peuvent pourrissent connaître une hybridation du fait même de l'occurrence de la *Transformation*<sup>4</sup>.

---

<sup>1</sup> ARMÉE DE TERRE, *FT-01. Gagner la bataille, conduire à la Paix. Les forces terrestres dans les conflits d'aujourd'hui et de demain*, Paris, janvier 2007. [http://www.cdef.terre.defense.gouv.fr/doctrineFT/doc\\_fond/FT-1.pdf](http://www.cdef.terre.defense.gouv.fr/doctrineFT/doc_fond/FT-1.pdf)

<sup>2</sup> DESPORTES, Vincent et PHÉLIZON, Jean-François, *Introduction à la stratégie*, Coll. « Stratégies et doctrines », Economica, Paris, 2007.

<sup>3</sup> HUBIN, Guy, *Perspectives tactiques*, Economica, Paris, 2002.

<sup>4</sup> HUBIN, Guy, « La Transformation va-t-elle favoriser la convergence des modèles symétriques et asymétriques? », *Défense & Sécurité Internationale*, n°25, avril 2007.

Ce qui apparaît en toile de fond de ces débats reste la question de l'adaptation des forces à la réalité conflictuelle. Or, il apparaît rapidement que certains secteurs restent déconsidérés, comme la stratégie d'influence. Mais il apparaît aussi que ce qui se dessine porte sur le découplage des ambition stratégiques françaises et, partant, de la stratégie des moyens : doit-elle faire face à des menaces conventionnelles à long terme – voire à une éventuelle surprise stratégique – ou à des menaces à plus court terme, renvoyant *de facto* à la problématique de la contre-insurrection ? Plusieurs contributions sur cette thématique seront publiées en décembre 2007<sup>1</sup>. Elles se positionnent quasi-unanimement en faveur d'un positionnement axé sur les conflits contemporains. Aymeric Chauprade, cependant, estime risqué un désinvestissement dans la haute technologie et met en garde contre le risque de résurgence de conflits interétatiques<sup>2</sup>. *De facto*, derrière les questionnements touchant les types de conflit dans lesquels la France pourrait se trouver engagée se pose aussi la question de son recentrage atlantique mais aussi des questions telles que celle de l'évolution de la Marine ou de l'armée de l'Air alors que les débats tels qu'ils s'étaient développés avaient essentiellement concerné le domaine terrestre.

Deux autres ouvrages paraîtront en 2008, allant dans le sens d'un questionnement sur l'utilité des modèles de force occidentaux. Gérard Chaliand fera ainsi paraître *Le nouvel art de la guerre*, dans lequel il note la permanence, depuis la seconde moitié du 20<sup>ème</sup> siècle, de la guérilla comme

---

<sup>1</sup> Voir, en particulier les contributions du général Pierre de Saqui de Sannes, d'Hervé Coutau-Bégarie et Christian Malis dans le n°31 de *Défense & Sécurité Internationale*, novembre 2007.

<sup>2</sup> Aymeric CHAUPRADE, «Nouvelles menaces et poussées géopolitiques», *Défense & Sécurité Internationale*, n°31, décembre 2007.

mode de contournement de la puissance occidentale<sup>1</sup>. Incidemment, il montre aussi que les succès enregistrés au 19<sup>ème</sup> siècle contre les tribus africaines par des forces européennes inférieures en nombre n'étaient pas uniquement dues à la supériorité de d'un armement occidental – nécessaire à la pénétration au cœur des continents colonisés<sup>2</sup> - mais aussi à leur discipline et à la désorganisation, au sens politique et militaire, de l'adversaire. Ainsi, quasiment à chaque fois que les forces européennes auront à faire face à des forces organisées, elles seront défaites. De ce point de vue, la bataille d'Isandlawana, en 1879, apparaît comme une anomalie. Omdurman (1898), en contrepoint, voit la perte de 47 Britanniques, Soudanais et Egyptiens (pour 340 blessés) contre la mort de 9.700 Mahdistes (et 13.000 blessés). Le recours à l'exemple colonial par Chaliand n'est pas innocent : les opérations contre-insurrectionnelles font largement appel à des catégories discursives s'appuyant sur les pratiques militaires de la colonisation<sup>3</sup>. S'il serait inexact de voir dans la structure des opérations contemporaines un néo-colonialisme, il n'en demeure pas moins que l'appel aux expériences coloniales est de plus en plus fréquent.

Un second ouvrage est le fait d'Arnaud de La Grange et Jean-Marc Balencie, respectivement journaliste et consultant<sup>4</sup>. Sur base du concept de guerre de

---

<sup>1</sup> CHALIAND, Gérard, *Le nouvel art de la guerre*, L'Archipel, Paris, 2008. On notera par ailleurs la publication par ses soins de *Guerres irrégulières, XXe-XXIe siècle* (Folio, Paris, 2008), une véritable anthologie de 43 textes et de près de 1.000 pages consacrée aux guérillas et à la contre-insurrection.

<sup>2</sup> HENNINGER, Laurent, «Approcher les révolutions militaires», *Défense & Sécurité Internationale*, n°38, juin 2008.

<sup>3</sup> Voir, par exemple, TISSERON, Antonin, *Guerres urbaines. Nouveaux métiers, nouveaux soldats*, Coll. «Stratégies et doctrines», Economica, Paris, 2007.

<sup>4</sup> DE LA GRANGE, Arnaud et BALENCIE, Jean-Marc, *Les guerres bâtarde*, Perrin, Paris, 2008.

4<sup>ème</sup> génération et évoquant les *Global Guerrillas* de John Robb<sup>1</sup>, ils remettent en question les pratiques stratégiques américaines. Dans leur optique, les opérations telles qu'elles sont menées par Washington et, en creux, par les Etats européens montrent un mépris à l'égard d'adversaires technologiquement inférieurs (alors qu'ils peuvent hybrider «hautes» et «basses» technologies) mais montre également le «rétrécissement» des capacités occidentales. Dans le même temps, les auteurs soulignent le manque de prise en considération des contraintes induites par les opérations et des engagements souvent trop timorés, au travers de mandats fréquemment inadaptes à l'état final recherché<sup>2</sup>. Les constats posés, on le comprend, rejoignent largement le principal courant de réflexion alors présent. Mais sur le fond, ces évolutions du débat montrent cependant leurs limites. Les discours des différents auteurs se sont articulés sur des questions d'ordre doctrinale et aucun programme n'a été remis en cause – tout au plus le sont-ils en creux.

### Un débat s'opposant aux réalités des planifications

Or, une suite de déclarations du ministre de la défense, Hervé Morin, indiquent que les forces armées françaises font face à une «bosse budgétaire» telle que l'ensemble des commandes passées sous la précédente mandature ne pourront sans doute être honorées. Dans le même temps, les discussions sur le *Livre Blanc* sont lancées mais l'on perçoit d'emblée qu'il sera lié à la Revue Générale des Politiques Publiques (RGPP) et à la prochaine Loi de Programmation Militaire (LPM) qui décidera des

---

<sup>1</sup> ROBB, John, *Brave New War. The Next Stage of Terrorism and the End of Globalization*, Wiley, Hoboken, 2007. L'auteur explicitera plus tard ses concepts: ROBB, John, «L'Open Source Warfare comme menace stratégique?», *Défense & Sécurité Internationale*, n°30, octobre 2007.

<sup>2</sup> Voir également: DE LA GRANGE, Arnaud et BALENCIE, Jean-Marc, «Guerres bâtarde, médias et insurrections», *Défense & Sécurité Internationale*, n°39, juillet-août 2008.

affectations budgétaires à des programmes qui sont aussi le reflet d'un positionnement doctrinal. Plusieurs déclarations et articles mettent également en cause les surcoûts des opérations extérieures (OPEX), à charge du budget de la défense et qui les répercutent sur les budgets d'équipement. On oppose alors les moyens de l'action à l'action elle-même, alors que la perception du rang de la France dans le monde – un enjeu sous-jacent au débat – dépend largement d'OPEX que Paris est, historiquement, particulièrement prompt à lancer. Les OPEX, de ce point de vue, sont une composante en soi de la diplomatie de défense française<sup>1</sup>. Le débat, à ce stade, se situe donc très au-delà de la question de l'asymétrie ou de la contre-insurrection et, s'il implique la question de la structuration des forces, il ne s'y limite cependant pas : l'enjeu principal réside dans l'aptitude à appliquer une force utile, capable de produire des effets politiques. Alors, quels constats poser, compte tenu des positions des uns et des autres ?

- Premièrement, la guerre reste la continuation de la politique par d'autres moyens. Ce constat s'applique d'ailleurs aussi bien à des adversaires non-étatiques qu'étatiques, Clausewitz, posant le constat au travers de sa « formule », ayant plus mis en évidence en évidence le rôle de la *politique* que celui de l'Etat. Le corollaire de ce positionnement est que les mutations technologiques observées ayant certes modifié son caractère mais certainement pas sa nature profonde<sup>2</sup>. Si tant est qu'elle ait pu être modifiée – par l'arme nucléaire, par exemple, lorsque l'objectif des politiques de défense devient d'éviter la guerre – elle demeure un objet politique ;

---

<sup>1</sup> Dans une extrapolation généralisant la théorie de la diplomatie navale de : CABLE, James, *Gunboat Diplomacy. Political Application of Limited Naval Force*, Praeger, New York, 1971. Voir également : COUTAU-BÉGARIE, Hervé, « Quelques réflexions sur la défense de la France », *Défense & Sécurité Internationale*, n°31, novembre 2007.

<sup>2</sup> Voir GRAY, Colin S., *Another Bloody Century. Future Warfare*, *op cit*. On notera que l'ouvrage a été traduit en français en 2008.

- Deuxièmement, la technologie seule, de ce fait, reste un outil dont la fonction première doit être d'élargir la liberté décisionnelle et praxéologique du niveau politique. Considérer que la technologie devient le principal moteur de l'art de la guerre au travers d'une révolution en bonne et due forme affectant sa nature, pose dès lors une dissonance méthodologique majeure. Or, dans la foulée de la «loi du facteur tactique constant» de Fuller – selon lequel les armements les plus adaptés assurent à 99% la victoire – nombre d'auteurs européens et américains ont estimé que les nouvelles technologies remettaient en question la nature de la guerre et, donc, son origine politique. C'était oublier que la RMA comme la *Transformation* sont aussi des produits politico-culturels assumés en tant que tels dans des Etats-Unis jominiens plus que clausewitziens – alors que ces deux positionnements induisent des rapports entre mondes politique et militaires qui en découlent sont éminemment différents. La simple translation de la *Transformation* américaine aux Etats européens pose donc question. La fascination pour les avancées technologiques ne devrait ainsi pas faire considérer que la technologie est devenue un objet autonome du politique. Une telle considération, que nous qualifions de «technologisation»<sup>1</sup>, ne peut manquer de poser problème: ultimement, elle évacue la grande stratégie et fait de la stratégie en tant que telle une sorte de «tactique technologique» parfaitement inadaptée à la conduite des conflits contemporains. Cette vision découle, en effet, de schèmes linéaires où la détection précède le traitement. Largement issues des logiques de la guerre froide et de représentations linéaires du combat où dominant, tour à tour, l'attrition et l'anéantissement

---

<sup>1</sup> En opposition à la «technicisation» qui rend compte de l'introduction du fait technique dans les armées. Cf. HENROTIN, Joseph, *La technologie militaire en question. Le cas américain*, op cit.

(lequel est le reflet d'une recherche de bataille décisive<sup>1</sup>), ces visions manquent de prendre en considération la structure même des nouveaux adversaires. Ayant tiré les leçons de la supériorité technologique occidentale et de la façon dont elle est utilisée, ils vont exploiter tant les failles technologiques que les failles qu'elles induisent sur un plan, cette fois, tactique ;

- Aussi et troisièmement, la guerre vise toujours à contraindre un adversaire qui, par définition, essaiera de s'en prémunir, en particulier dès lors que son adaptation tactique est plus rapide que la mise au point de technologies qui seraient développées pour le contrer. Les seules réponses technologiques peinent alors à générer de nouveaux modes d'engagements qui, *de facto*, renvoient naturellement à un réexamen des élémentaires de la stratégie et, en particulier dans le contexte contemporain, à ceux de la contre-insurrection. Là où la *Transformation* voulait imposer un combat rapide et décisif en mettant en place une véritable chronostratégie<sup>2</sup>, la relation avec l'adversaire s'est inversée. C'est en réalité ce dernier qui bénéficie de l'avantage temporel : plus fluide dans son rapport au temps, il ne craint pas de poursuivre le combat durant des années là où les États occidentaux auront plus de difficultés à soutenir leurs engagements dans le long terme. La leçon, au demeurant, est classique dans l'étude des conflits irréguliers et fait s'interroger sur l'aptitude des démocraties à obtenir le succès dans ce type

---

<sup>1</sup> Trait caractéristique de la culture stratégique occidentale, cette focalisation sur la bataille décisive pose question à plusieurs égards. Historiquement parlant, le nombre de ces batailles capables d'emporter le sort d'un théâtre ou d'une guerre a été faible. Stratégiquement parlant, cette vision n'est plus guère congruente à la distribution des engagements tactiques induits par le choix adverse d'un combat irrégulier.

<sup>2</sup> HENROTIN, Joseph, «De quelques conséquences (chrono-)stratégiques de la technologie», *Stratégie*, n°86, mai 2007.

d'engagement<sup>1</sup>. La littérature, à cet égard, n'a toujours pas permis de dégager un consensus;

- Quatrièmement, la vulnérabilité première des forces occidentales ne réside pas dans leur confrontation avec un adversaire ayant une forte capacité d'adaptation – ce qui ne saurait constituer une vulnérabilité mais bien le résultat logique d'une confrontation – mais plutôt et dans le contexte actuel, en leur sein. La *Transformation* ne résout pas les problèmes inhérents à l'inertie bureaucratique ou intellectuelle, pas plus qu'elle élargit les options stratégiques à disposition des décideurs politico-militaires. Ce pourrait même être le contraire, elle tend à modeler la vision des conflits et des réponses qui y sont donnés en fonction des technologies, alors qu'en réalité et pour citer H. Coutau-Bégarie «plus l'investissement matériel est grand, plus l'investissement intellectuel doit suivre». La technologie, de ce point de vue, ne permet pas de répondre à des questions auxquelles le niveau politique n'a pas de réponse. La technologie, si elle est un outil, doit être considérée comme tel et ses effets, bien réels mais essentiellement tactiques, ne doivent pas être surestimés, au risque de faire passer la tactique pour de la stratégie. Or, une telle focalisation induit une déconsidération de l'adversaire et de ses modes d'actions<sup>2</sup>. En d'autres termes, il ne conduit à voir en lui qu'une somme de capacités techniques, raisonnement éminemment biaisé dont l'histoire a largement montré l'ineptie comme le danger qu'il y a à s'y fier;
- Cinquièmement, les guerres contemporaines sont intégrales: sans être plus «totales» et mobiliser l'ensemble des États, elles impliquent des segments plus ou moins importants de l'ensemble de

---

<sup>1</sup> CHALIAND, Gérard, *Guerres irrégulières, XXe-XXIe siècle*, op cit.

<sup>2</sup> DESPORTES, Vincent, *La guerre probable. Penser autrement*, op cit.

la population. Elles le sont d'autant plus qu'elles ne se limitent certainement plus au seul secteur militaire – en ce sens, les conflits contemporains ne sont dits «limités» que par leur objectifs *de et dans* la guerre<sup>1</sup>. L'omniprésence dans les conflits de médias vulnérables à la manipulation ou encore un terrorisme visant les civils est une réalité face à laquelle le modèle euro-américain de guerre limitée se montre inadapté. A cet égard, si beaucoup a été dit sur la focalisation du nouveau *Livre Blanc* français sur le rapprochement entre sécurité intérieure et extérieure, force est aussi de constater que ce dernier est de plus en plus fréquemment considéré par les commentateurs comme une façon masquée de réduire les ressources des forces armées. On voit, ainsi, mal en quoi les forces françaises peuvent apporter plus à la sécurité intérieure qu'elles n'aient déjà apporté, notamment dans les domaines inhérents au renseignement ou encore aux menaces NBCR<sup>2</sup>. On notera par ailleurs, au passage, que la structure des conflits contemporains fait certes muter la trinité clausewitzienne – le gouvernement, l'armée, les populations – en la rendant plus complexe mais, surtout, qu'elle la reproduit ;

- Sixièmement, les formes des conflits de demain seront sans doute plus complexes que par le passé. Les menaces ne se situent plus aux frontières mais en leur sein comme dans le reste du monde. De même, elles impliquent des combinaisons complexes d'insurrections, de terrorisme, de cyber-actions et d'actions conventionnelles, voire d'emploi d'armes chimiques rudimentaires (chlore, par exemple). Les conflits les plus récents – Liban, Somalie, Territoires palestiniens, Irak, Afghanistan – montrent certes que des technologies y sont présents. Mais, plus

---

<sup>1</sup> Cette question avait été développée *in extenso* dans HENROTIN, Joseph (Dir.), *Au risque du chaos. Leçons politiques et stratégiques de la guerre d'Irak*, Armand Colin, Paris, 2004.

<sup>2</sup> Nucléaire, Biologique, Chimique, Radiologique.

encore, ce sont les facteurs humains et les choix politiques qui y sont déterminants. Ultimement, chaque conflit reste une bataille pour la légitimité comme un affrontement politique où, pour citer Clausewitz, le «tribunal de la force» est convoqué.

À ces différents égards, la tournure qu'a pu prendre les débats et faisant s'opposer lutte contre-insurrectionnelle et risque de «surprise stratégique» - alors entendue comme une menace conventionnelle - est sans doute très réductrice. Le risque de «surprise stratégique» découle non pas du manque d'un armement adéquat devant répondre à des engagements conventionnels, comme on l'entend trop fréquemment, mais bien de l'incapacité à prévoir et/ou à comprendre l'émergence d'une menace. Le véritable problème réside donc dans des facteurs stratégiques, plus que techniques. Ce paradoxe est évident à l'aune de l'histoire: les chars français de 1940 étaient techniquement supérieurs aux engins allemands. Mais les choix effectués en matière de structuration, de tactique et de positionnement des forces ont abouti à une catastrophe. Exemple plus actuel, la disposition d'une éventuelle capacité nucléaire par l'Iran n'aurait strictement rien d'une surprise, nombre de publications mettant en évidence cette hypothèse depuis plus de 15 ans. Si «surprise» il y a, elle résulterait dès lors de la non prise en compte du risque par les instances de planification. Par ailleurs, au vu de l'expérience israélienne de 2006, il semble également évident que la liaison entre les concepts de «surprise stratégique» et de «guerre régulière» est abusive. A bien des égards, on peut également se poser la question d'une interprétation du basculement terro-insurrectionnel postérieur à la phase des «opérations décisives» en Irak comme une surprise stratégique, cette fois pour Washington.

Là aussi, les certitudes des planifications et l'incapacité à prendre en compte la reconfiguration des opérations ont été largement bousculées. Ce risque semble intégré par le *Livre Blanc* français, en ce qu'une nouvelle fonction stratégique - celle de «renseignement-anticipation» - a été mise en

place. Malgré les critiques que l'on peut adresser à cette évolution<sup>1</sup> comme à l'un de ses avatars<sup>2</sup>, elle semble taillée sur mesure pour permettre de prendre en compte les risques de surprise stratégique. Nous pourrions même ajouter «aussi et surtout dans le domaine des conflits conventionnels». Une stricte focalisation sur la contre-insurrection est, en effet et par nature problématique dès lors qu'il est évident qu'à l'heure actuelle, seuls la plupart des pays européens réduisent leurs efforts en matière de défense. L'Asie, une partie de l'Afrique, la Russie et l'Amérique latine voient un renouvellement rapide de leurs équipements suivant les lignes de la *Transformation* et, la plupart du temps, l'augmentation qualitative comme quantitative de leurs capacités terrestres, navales et aériennes. Il est tout aussi évident que de nouvelles puissances militaires émergent. Les marines singapourienne, sud-coréenne et japonaise mènent des croisières de plus en plus fréquentes loin de leurs zones d'opération habituelles. La pression militaire russe sur l'Europe est elle-même de plus en plus sensible, les vols d'interception d'appareils de la RAF britanniques à l'encontre d'appareils russes entrant dans sa zone de responsabilité ayant atteint la vingtaine en 2007.

### Vers l'émergence de modèles hybrides ?

On le constate rapidement, l'épaisseur du spectre des possibles ne fait qu'augmenter. Là où les engagements contemporains renvoient aux opérations contre-insurrectionnelles ou de stabilisation, comme au Tchad, demain laisse la porte ouverte à un «retour» des conflits conventionnels. Deux remarques s'imposent cependant ici. D'une part, l'armement

---

<sup>1</sup> Le renseignement, la réflexion, l'analyse, l'anticipation sont autant de facteurs consubstantiels aux autres fonctions stratégiques (prévention, dissuasion, projection).

<sup>2</sup> Le Rapport Bauer sur la recherche stratégique, qui semble limiter cette dernière à la prospective (la «recherche militaire», par ailleurs non définie mais dont on imagine qu'elle recouvre les études stratégiques et doctrinales, étant citée à une seule reprise).

conventionnel reste le marqueur permettant de catégoriser les rangs de puissances terrestres, aériennes et navales. Des annuaires comme ceux de l'IISS ou de Brassey's catégorisent toujours les puissances en fonction de facteurs strictement quantitatifs, au mépris de facteurs qualitatifs. Or, pour parler crûment, il ne suffit pas d'avoir des avions et des munitions pour avoir une force aérienne opérationnelle. Des facteurs tels que l'entraînement, la cohérence de la doctrine (et sa disposition), le moral, la disposition en nombre suffisant de personnels qualifiés (une réelle problématique pour les marines espagnoles ou australiennes ou encore pour les forces terrestres américaine, britannique ou belge) permettent d'activer les facteurs quantitatifs. Sans eux, ces derniers ne représentent que peu de choses. D'autre part et en fonction de ce qui vient de précéder, la mise en place d'une force conventionnelle crédible nécessite à la fois plus de temps et de ressources humaines et budgétaires. De ce point de vue, elle est naturellement « visible » pour qui cherche à l'observer et exige des transferts internationaux qui ne restent, souvent, pas inconnus. On rajoutera que la plupart des développements observés dans la stratégie des moyens des Etats occidentaux, ces 30 dernières années, ont été menés dans l'optique de tels développements.

Pour autant, le maintien d'une capacité de défense face à une telle dynamique de modernisation passe également par la conservation des savoirs-faire et le développement de nouveaux modèles stratégiques. Dans cette optique, si certains ont pu faire valoir qu'une plus grande prise en compte des problématiques inhérentes à la stabilisation aboutirait à une dégradation des capacités de combat conventionnelles, l'assertion doit, en pratique, être relativisée. En effet, les opérations de maintien de la paix, de stabilisation comme de contre-insurrection impliquent fréquemment l'emploi de systèmes d'armes initialement conçus pour des opérations régulières, conventionnelles. Il ne s'agit alors plus tant de penser en termes de régimes de combat que de capacités nécessaires à la conduite des

opérations. Dans le même temps, force est aussi de constater qu'un «durcissement» des opérations de stabilisation est observé, montrant une certaine forme de convergence entre les modèles réguliers et irréguliers du combat<sup>1</sup>. Aussi, la stabilisation et la contre-insurrection ont de moins en moins à voir avec les opérations «de police» que certains voudraient y voir, afin de pouvoir les délégitimer et mieux se concentrer, ainsi, sur les opérations conventionnelles. On remarquera, au demeurant, que ce processus de délégitimation est similaire à celui ayant abouti, aux Etats-Unis, à faire considérer les missions de contre-insurrection comme des «sous-missions», facilement accessibles à une force entraînée pour les opérations conventionnelles alors qu'elles demandent, en pratique, des savoirs et des savoir-faire spécifiques.

Au final, force est de constater qu'une fois de plus, les opérations de stabilisation, de maintien de la paix ou de contre-insurrection ne sont pas *la guerre*. Comme les opérations conventionnelles ou les cyber-opérations, elles n'en sont qu'un des domaines. D'où la tentation d'en revenir aux visions, développées aux premières heures de la Révolution dans les Affaires Militaires, d'un spectre des conflits permettant d'engranger aussi bien des opérations de soutien humanitaire et de diplomatie de défense que des engagements de grande amplitude, en passant, bien entendu, par des opérations COIN et de lutte contre le terrorisme. Le débat français se heurte là, cependant, aux réductions budgétaires et à la concurrence à la fois entre les programmes et les armées. Elles se produisent dans un contexte où l'industrie de défense joue un rôle très spécifique, faisant souvent confondre, aux niveaux les plus élevés de l'Etat, stratégie industrielle et stratégie des moyens. D'un point de vue doctrinal et conceptuel cependant, le débat français – sans doute parce qu'il est sans doute resté relativement limité<sup>2</sup> –

---

<sup>1</sup> Voir ainsi l'intervention du chef d'état-major des forces françaises.

<sup>2</sup> Outre les ouvrages cités et quelques articles parus dans la presse quotidienne, l'essentiel des contributions a reflété les inquiétudes à l'égard des budgets de défense ou l'opportunité

n'a guère impliqué que quelques secteurs des forces. Il n'a pas connu la flamboyance qui pouvait animer les revues dans les années 1950 et 1960 autour de la dissuasion nucléaire, par exemple. Pour autant, le débat touche autant la France que les Etats-Unis, où des développements remarquables sont récemment intervenus.

Début février 2008, la parution d'une nouvelle édition du FM 3-0 *Operations* dénotait l'acceptation des opérations COIN et de la guerre au milieu des populations dans l'ethos de l'Army<sup>1</sup>. Cette dernière évoque désormais un concept de *persistent conflict*<sup>2</sup>. Cette évolution montrerait que l'armée envisagerait à présent la conduite de conflits autant réguliers qu'irréguliers sur un pied d'égalité – une révolution en soi pour la culture de l'institution –, tout en étant la contrepartie du concept d'*hybrid wars* des Marines<sup>3</sup>. Le nouveau document serait le reflet d'une maturation doctrinale sous le coup des expériences afghane et irakienne dont les racines profondes remonteraient aux évolutions successives du FM 100.5, à partir de la seconde moitié des années 1980<sup>4</sup>. Il montre ainsi une certaine forme de rapprochement avec la nouvelle doctrine française et montre un réalisme comme un pragmatisme certain dans l'appréhension de la conflictualité contemporaine. Cependant, la réforme d'une organisation aussi complexe que l'Army passera aussi, vraisemblablement, par un changement culturel – et, donc, en profondeur – qui ne peut se contenter de changements « de

---

d'un rapprochement entre les concepts de sécurité intérieure et extérieure. Les magazines des forces n'ont finalement guère relayé les débats sur l'adaptation des forces et *Défense Nationale et Sécurité Collective* ne l'a suivi que de loin.

<sup>1</sup> Headquarters, Department of the Army, *FM 3.0 Operations*, Washington, February 2008.

<sup>2</sup> Qui n'est d'ailleurs pas sans rappeler le *constant conflict* de Ralph Peters.

<sup>3</sup> Cf. *infra*.

<sup>4</sup> WASINSKI, Christophe, *Clausewitz et le discours stratégique américain*, Coll. « Les Stratégiques », ISC, Paris, 2003.

forme» dans les attitudes de l'institution. Or, l'effectivité de telles évolutions ne peut se juger que sur des périodes de l'ordre de la décennie.

L'Army et ses membres indiquent toujours volontiers que *gagner les guerres dans lequel le pays est engagé* reste leur première mission, mettant ainsi en évidence un combat classique pour lequel ses officiers sont systématiquement formés, dévalorisant de fait des formes de combat. La croyance selon laquelle celui qui peut «le plus» (le combat classique) peut «le moins» (les opérations COIN, de stabilisation et de reconstruction) reste très ancrée dans la culture américaine, alors même que l'expérience irakienne a provoqué un regain majeur de réflexions sur les opérations irrégulières tant dans les revues des forces que dans la littérature «civiles». Un tel positionnement déconsidérant les opérations irrégulières, déjà observé dans l'attitude de l'armée face aux premières opérations au Vietnam, tend là aussi, à favoriser des formes conventionnelles de combat mais aussi à minimiser l'importance de l'adaptation des forces. En conséquence, les biais traditionnellement observés en matière de stratégie des moyens seront donc probablement amenés à être reproduits, au moins dans le court terme. Pour autant, la mutation touche également le domaine de la contre-insurrection elle-même, avec la parution du FM 3-24/MCWP 3-33.5 *Counterinsurgency*, largement inspiré des travaux de Galula mais aussi de ceux menés précédemment par Nagl, Petraeus et Kilcullen<sup>1</sup>. L'effort s'avère bien accueilli, les auteurs mettant en évidence la diversité des lignes d'opérations (militaire, diplomatique, économique, etc.). Ainsi, le document préconise l'utilisation simultanée de phases de stabilisation et de combat, au cœur des populations, lesquelles sont perçues comme l'enjeu d'une confrontation fondamentalement idéologique.

---

<sup>1</sup> Headquarters, Department of the Army, FM 3-24/MCWP 3-33.5 *Counterinsurgency*, Washington, December 2006.

Autre contribution importante, la conception développée par Frank Hoffman de «guerres hybrides», cette fois dans l'entourage des *Marines*, représente également une avancée vers la prise en compte d'un spectre d'opérations plus large que par le passé, durant «l'âge d'or de la RMA»<sup>1</sup>. Pour le chercheur américain, les conflits seront caractérisés par des combinaisons tactiques et technologiques inédites, où la technique importe moins que la façon dont elle est utilisée. L'exemple du Hezbollah est central dans les représentations de l'auteur. Dès lors, l'entraînement et la formation sont cruciaux, au même titre que le renseignement. Plus que technologique, il doit être humain et culturel, répondant ainsi à une critique largement répandue sur l'aptitude des forces US à s'adapter aux opérations COIN. L'agilité organisationnelle et matérielle – cette faculté d'adapter les équipements à des missions pour lesquels ils n'ont historiquement jamais été conçus – est considérée comme une posture de départ. Surtout, la vision développée met en évidence l'importance de la gestion du temps dans la conduite des opérations. Si les *Marines* ont été tentés, comme l'*Army*, par une chronostratégie bousculant les adversaires, ils doivent se rendre à une réalité autrement plus crue et plus coûteuse : le temps nécessaire à la résolution des conflits tend à considérablement augmenter, nécessitant un investissement qui entre en rupture avec les conceptions très techno-centrées du *first-in, first-out* mais aussi avec la *Transformation* et plus encore, la RMA. Reste, cependant à là aussi, à voir dans quelle mesure l'institution sera effectivement en mesure d'absorber les travaux de Hoffman et ce qu'ils signifient pour la conduite future des conflits.

Or, si les *Marines* sont moins suspects de techno-fascination que leurs confrères de l'*Army*, il n'en demeure pas moins que certains pans de

---

<sup>1</sup> HOFFMAN, Frank G., *Conflict in the 21st Century. The Rise of Hybrid Wars*, Potomac Institute for Policy Studies, Washington, December 2007.

l'institution y sont réceptifs. A bien des égards, c'est également le cas en Europe. La focalisation d'institutions telles que l'OTAN ou l'Union européenne sur les capacités abouti à ne considérer du futur des armées et de leurs engagements que leurs versants matériels – au demeurant politiquement plus sujets à consensus que des questionnements sur l'utilité des investissements effectués. Paradoxalement pourtant, les développements stratégiques et doctrinaux observés aux Etats-Unis pourraient bien, par *Allied Command Transformation* interposé, avoir des répercussions sur les postures et les débats doctrinaux européens. Ainsi, on peut se demander dans quelle mesure le concept d'*Effects-Based Operations*, en mettant l'accent sur le versant psychologique des confrontations armées, n'a pas participé d'un glissement des réflexions américaines, tout en renforçant les préconceptions européennes. Si ce rôle doit être relativisé<sup>1</sup>, on ne peut toutefois exclure l'accélération de la convergence des débats doctrinaux américains et européens. Dans un tel cadre, on est alors en mesure de se poser la question d'une éventuelle déconnexion entre les doctrines adoptées et les besoins perçus pour satisfaire aux opérations contemporaines, d'une part et les stratégies des moyens effectivement mises en œuvre, d'autre part.

### En guise de conclusion

L'évolution des débats français, si elle se produit dans le cadre particulier d'un exercice stratégique considéré comme relativement exceptionnel, est pourtant le signe de questionnements profonds quant à la pertinence des options militaires face aux opérations et aux crises contemporaines. En ce sens, on ne peut qu'appeler à un approfondissement des réflexions en la

---

<sup>1</sup> En particulier dès lors que les EBO sont fréquemment perçues aux Etats-Unis sous un angle restrictif, limité aux seules opérations « cinétiques », plus spécifiquement en stratégie aérienne. Or, le concept peut être appliqué d'une façon plus large (et est interprété comme tel en Europe), comprenant les opérations de stabilisations ou de guerre psychologique/influence.

matière, C. Malis notant avec d'autres que la pensée française connaît un véritable renouveau qu'il serait, selon nous, dommageable de ne pas soutenir. La pression budgétaire sur des armées dont le rythme opérationnel tend à augmenter pousse, naturellement, à envisager de nouvelles modalités d'engagement. Pour autant, il ne faudrait pas y voir un palliatif à des investissements qui demeurent plus que nécessaires. En Grande-Bretagne, au Canada et aux Etats-Unis, la part de l'infanterie dans la structure démographique des forces est actuellement en train d'augmenter. *De facto* et malgré les programmes futuristes dont elle peut faire l'objet, l'infanterie renforce son positionnement de principal effecteur comme de principal capteur des forces terrestres. Et si la technologie doit augmenter son aire de dispersion, les réseaux ne peuvent «tenir» des environnements complexes. Le nombre de soldats, qui avait été critiqué pour son inefficacité par certaines écoles de la RMA au bénéfice des facteurs qualitatifs, tend à devenir une qualité en soi.

*In fine*, il apparaît également que ces considérations se situent également dans un cadre bien plus complexe et pour lequel nombre de clés de lecture sont encore manquantes. Celui, premièrement, de la mutation des relations de puissance au sein des relations internationales comme au sein des Etats. Un basculement, au détriment de l'Europe et des Etats-Unis, est actuellement en train de s'opérer dans un contexte marqué par la remise en question des modèles économiques et énergétiques qui avaient sous-tendu leur montée en puissance. Or, ce basculement n'est pas encore réellement compris par des analystes tantôt «apocalyptiques» (René Girard, par exemple), tantôt modérément optimistes. Il implique également des mutations dans le rapport qu'ont les sociétés européennes à la violence, à la mort ou encore à la spiritualité. C'est aussi, deuxièmement et corrélativement, le cadre d'une recomposition des rapports européens et atlantiques, avec, à la clé, la crise potentiel des modèles augurés tant par l'OTAN que par l'UE mais aussi par l'ONU. Autant de problématiques face

auxquelles les débats stratégiques aussi bien qu'une méthodologie multidisciplinaire apparaissent comme autant de pistes préalables à une réflexion dont l'urgence est perçue comme avérée.